PRÉSENTEZ ARMES

I

La nuit allait finir, et une faible lueur à l'Est annonçait l'approche du jour. Dans le camp, on commençait à se réveiller, mais le réveil était silencieux, car on savait que la bataille serait chaude et chaque homme se demandait s'il n'allait pas voir son dernier lever du soleil. L'heure qui précède un combat sanglant est toujours grave ; à cet instant, il n'y a plus ni vieillards, ni jeunes gens ; tous les hommes ont le même âge et se sentent aussi voisins de la mort ; avant l'ivresse de la poudre, ils se recueillent.

Les deux régiments qui constituaient la brigade du général Mauricier formaient l'extrême gauche de l'armée. Ils avaient marché la veille jusqu'à minuit, effectuant un long mouvement tournant pour tomber sur le flanc de l'ennemi à un moment donné. Les soldats étaient fatigués, mais pleins d'ardeur ; ils avaient compris le rôle décisif qu'ils devaient jouer pour assurer la victoire.

Le temps était beau et doux.

Le général avait dormi une heure à peine. Il était assis sur une chaise de paille, chauffant ses grandes bottes poudreuses à un feu de bivouac. Ses aides de camp s'empressaient autour de lui. On sellait les chevaux.

Une journée historique, glorieuse pour la France était à son aurore.

A cet instant, un jeune sous-lieutenant presque imberbe, éclos de l'Ecole de Saint Cyr depuis peu de jours, sortit de l'obscurité et apparut dans la lumière du feu de bivouac.

—C'est toi, Jean ? dit le général.

Et il tendit une main affectueuse à son fils.

—Que veux-tu ?

—Mon père, vous embrasser avant qu'on ait pris les armes !

—Ce n'est pas la peine, mon garçon ! répondit le général d'un ton bourru qui cachait mal une nuance d'émotion. Aujourd'hui, je ne suis pas ton père, mais ton général. Je n'ai aucun ordre à te donner : va rejoindre ton régiment.

Le jeune officier rougit légèrement, fit le salut militaire et disparut : son père le suivit d'un regard tendre pendant quelques secondes ; puis, se tournant vers son chef d'état-major, un vieux commandant à la moustache grise :

—Pauvre petit ! fit-il, je l'ai mal reçu, mais ce n'est pas le moment de s'amolir en faisant du sentiment ; ce soir, si nous sommes encore vivants tous deux, je l'embrasserai pour sa mère et pour moi !

Un coup de clairon retentit : on sonnait le réveil, et lentement les troupes s'alignèrent.

Derrière la brigade se trouvait un bouquet de bois où s'était établie l'ambulance ; les régiments se placèrent en ordre de bataille, de façon à offrir le moins de profondeur possible aux canons et on attendait.

Maintenant, il faisait grand jour. On apercevait les lignes sombres de l'infanterie qui manœuvrait pour prendre ses positions. Aux rayons optiques du soleil, les baïonnettes étincelaient. Plus loin, les casques d'une division de cavalerie reluisaient ; on voyait les éclairs des sabres.

La voix du canon se fit entendre, et un obus passa en sifflant au-dessus des têtes ; puis, un autre tomba à quelques centaines de mètres en avant. L'artillerie ennemie réglait son tir et ses premiers coups isolés servaient à fixer la distance. Peu à peu, les projectiles arrivèrent avec plus de précision ; l'un d'eux éclata au milieu des rangs français ; trois hommes tombèrent, et la terre but son premier sang.

Immobile sur son cheval qui dressait les oreilles, le général interrogeait l'horizon avec sa lorgnette, attendant le signal convenu pour se lancer en avant. Sa haute silhouette se détachait au milieu de la vaste plaine. Il paraissait si calme, si confiant, que les petits soldats étaient réconfortés en le regardant ; tous avaient les yeux fixés sur lui, car ils sentaient instinctivement que leur existance se trouvaient liées, en cet instant, par un lien mystérieux, à celle de leur chef.

Au bruit fait par l'obus, tombant au milieu de ses troupes, le général avait tourné la tête.

—Allez dire aux colonels, cria-t-il à un aide de camp, de faire coucher leurs hommes par terre ; ils seront moins exposés aux boulets.

L'officier partit au galop pour faire exécuter cet ordre.

II

Le courage dans l'immobilité est le plus rare de tous.

Lorsqu'on se lance en avant, emporté par l'ivresse de la bataille, on n'aperçoit plus le fantôme de la mort qui plane au-dessus des armées en présence ; la course furieuse vers l'ennemi supprime cette passion de vivre qui grandit dans le cœur humain, à mesure que le danger augmente ; au repos, au contraire, voyant autour de soi des blessés, l'énergie fléchit ; on frémit en entendant siffler les balles et il faut déployer toute sa force d'âme pour attendre sans bouger l'inconnu redoutable d'un avenir qui n'a peut-être plus qu'une durée de quelques secondes.

Au commandement, les soldats se couchèrent en se tapissant presque dans les sillons laissés par la charrue ; ils se faisaient petits, soulevant à peine la tête pour tâcher de voir au loin.

Ceux d'entre eux qui appartenaient à des familles de cultivateurs trouvaient une sorte d'apaisement en sentant de près l'odeur de la terre fraîchement remuée ; ils se revoyaient labourant leurs champs, et leur pensée attendrie retournait à l'humble village qu'ils avaient quitté sans savoir s'ils ne le reverraient jamais.

Les officiers étaient restés débout, voulant donner à leurs hommes l'exemple de leur attitude calme ; devant chaque compagnie, le capitaine, le lieutenant et le sous-lieutenant se promenaient d'un pas lent mais ferme.

Parfois, ils s'arrêtaient et, de la pointe de leurs sabres, ils faisaient courir au loin quelques pierres ; ils étaient graves et dignes, se sentant regardés, pénétrés de leurs devoirs militaires, ayant le cœur haut, et fiers de risquer leur existence pour la France.

Le général épiait toujours le signal qu'il attendait pour lancer la brigade en avant.

Avec sa longue-vue, il suivait les péripéties du combat qui se livrait dans une petite ferme située à peu de distance.

Une colonne d'assaut française s'efforçait d'enlever à l'ennemi cette maison qui était défendue avec la fureur du désespoir. Des grappes d'hommes, montés sur des échelles voulaient escalader un mur qui avait été crénelé et qui, par ses embrasures vomissait la mitraille. C'est à cette conquête, en effet, que sur ce point se résumait l'arrêt de la fortune. Tant de luttes diplomatiques avant la guerre, tant de préparatifs militaires, tants de transports de soldats et de canons, tant d'efforts intellectuels et matériels aboutissaient à cette question : un mur sera-t-il franchi ou ne le sera-t-il pas ?

L'humble maçon dont la main inconsciente avait bâti cette clôture d'une ferme ne se doutait guère que son ouvrage vulgaire tiendrait une place dans l'histoire de deux peuples et que sa truelle d'ouvrier était un des instruments servant à fixer les destinées du monde !...

Tout à coup, le général fit un geste ; il venait de distinguer le signal convenu.

—Debout ! cria-t-il.

Et il regarda les deux régiments qui se dressaient à l'appel de sa voix.

Enfin ! on allait faire parler la poudre !

Les soldats s'excitaient à cette idée ; ils avaient hâte de prendre le pas de charge.

III

Le général Mauricier jeta les yeux vers le point où il savait qu'était son fils, pour s'assurer qu'il n'était point blessé.

Il l'aperçut, tenant son épée, l'air radieux, savourant les espérances de la gloire, — et il fut orgueilleux de cet enfant qui portait son nom et qu'il sentait le légitime héritier de ses épaulettes.

Avec cette rapidité de la pensée, qui revoit en une seconde tout le passé défilant devant elle, le général revécut sa jeunesse. Il retrouva le cortège riant des années de son printemps. Il distingua dans la brume le berceau de son fils si aimé, et il sentit une bouffée chaude de tendresse infinie.

Sa bouche s'ouvrait pour commander : "En avant !" lorsque ses yeux, dirigés sur le sous-lieutenant, demeurèrent fixes d'horreur.

Un boulet de canon venait de fracasser les deux jambes du jeune officier, qui tomba mourant sans pousser un cri.

Muet, le général assistait à cet horrible spectacle ; il voyait mourir son fils, sans pouvoir même se précipiter pour l'embrasser encore une fois, car six mille hommes demandaient à la fierté de sa contenance leur propre valeur.

De grosses larmes coulaient sur les joues du vieux soldat, seule marque extérieure imposée par la faiblesse du père au stoïcisme du chef.

Deux infirmiers s'étaient précipités pour emporter le mourant ; le père contemplait sans bouger le lugubre spectacle.

Lorsque le funèbre cortège passa près de lui, le général se découvrit devant le sous-lieutenant ; puis d'un accent terrible qui n'avait rien d'humain :

—Faites présenter les armes ! cria-t-il.

—Présentez armes ! répètèrent les colonels.

Et la brigade entière rendit au jeune officier expirant le suprême honneur dû à son grade.

Celui qui allait mourir pour sa patrie reçut d'elle le plus solennel salut.

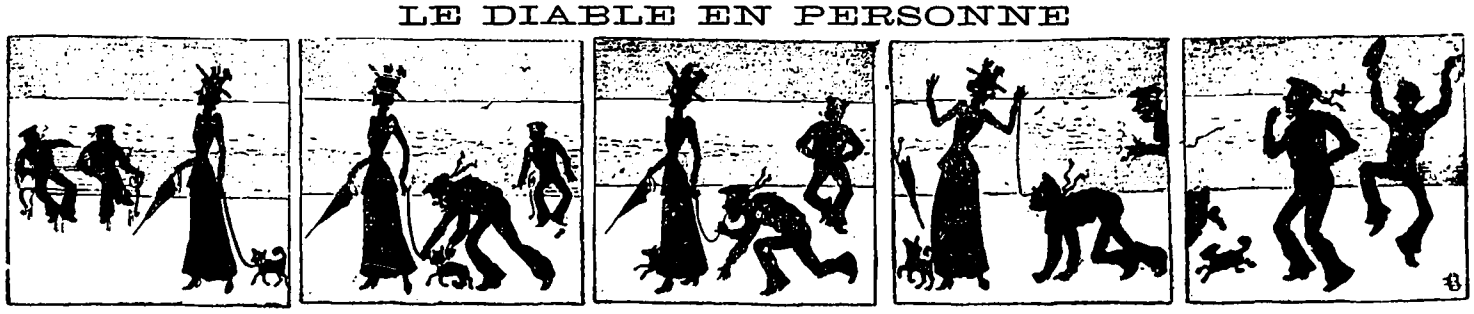
Alors, se redressant sur ses étriers, ivre de douleur et de sang, le général poussa, comme une sorte de rugissement, le cri de :

—En avant !... à la baïonnette !

Et la brigade enthousiasmée se lança vers l'ennemi.

FÉLICIEN NACLA.

LE DIABLE EN PERSONNE



I — La belle occasion ! dit Becsalé à Mathurin.

II — Laisse-moi prendre la place de Bijou.

III — Personne ne peut faire le chien comme moi.

IV — *Aussi, quelle stupeur, quand mademoiselle de Lapuraintaine sentit la corde s'apesantir !*

V — *C'est Bijou qui ne pouvait plus suivre !*